

directement. Sorte de monologue spontané et révélateur d'une personnalité marquante qui a su transformer les rythmes de sa vie intime en oeuvres pouvant accrocher leur harmonie sur les murs de l'immortalité.

Ce livre d'art nous offre un régal visuel d'une attachante originalité. L'oeuvre de Kerstin Nilsson-Ben Salem combine merveilleusement tous les arts, du visuel au narratif, du naïf au surréel, du poétique à la Poïétique... Sa consœur, Jamila, a su rendre compte de ses motifs, des reliefs de ses fibres les plus intimes, les plus charmantes, les plus délicates. Symbiose d'amitié et d'affection qui confère à **La fileuse du Temps**, l'aura splendide d'une oeuvre d'art que tout un chacun voudrait acquérir, offrir, célébrer.

**Hédi Bouraoui**  
*Université York*

**Monique Labidoire.** *Mémoire du Danube.* Poèmes. Gravures de Marie Alloy. Préface de Henry Bulawko. La Bartavelle éditeur, collection "Le manteau du berger", 1999.

**Q**ue peuvent ceux qui n'ont pas connu la période des camps de la mort, sinon essayer de comprendre ? Un recueil comme celui-ci est de ceux qui donnent à la poésie sa plus haute ambition et son impérieuse nécessité, comme sa négation la plus pure quand elle affronte la mémoire collective et unique, ressassée mais toujours plaie vive. On songe à René Char quand il exprimait son expérience de la guerre. A la limite de ce qui peut être dit.

C'est pourquoi il fallait cette première partie, dédiée à la mère, où le poème se gonfle de sentiments et de sensations pour « pouvoir tout dire » selon la formule de Paul Eluard. Revivent à la lecture les « tresses des jeunes filles », des « cailloux rêvant aux rivières affluentes gorgées d'ivresse », « l'amande déshabillée de ses humeurs », et bien sûr les violons, et les csardas : « Sur la table, le lard, le paprika, le maïs bouilli relisent la tradition des cuisines ». Il faut que tous les mots soient là, mais ils résonnent différemment, comme en décalage : les mêmes et pourtant autres. La « langue mère » n'est pas la propre langue du poète : le poème tente de rendre compte de cet « exil de la parole » : « Prendre toute configuration de mémoire comme avant-garde ».

La mémoire, c'est aussi la fête magyare comme « Le fleuve [qui] suit le chant sinueux de l'archet tzigane broyant les yeux de mélancolie », il y manque toujours quelque chose : « Pour dialoguer, les sons s'enviolonnent et s'inscrivent à l'envolée pour gagner d'autres rives, d'autres lieux d'existence ». L'autre c'est précisément ce présent, c'est l'exil : de la fête dont il faut s'enivrer dans l'instant lourd des absences à venir. Bien sûr, il y a le soleil de l'orient, les minarets ou les brandebourgs, mais « Le cymballum cristallise la plainte du roseau ».

On admirera la rigueur typographique qui bride la phrase dans son rythme ondoyant. La profonde concision de la prose rythmée enveloppe comme un barrage pour contenir la dimension épique qui souffle sur ce livre. Parfois le poème joue avec lui-même, avec sa

propre langue dans les allitérations suggestives. Le poète « avance dans le poème incarcéré de consciences. »

Le fleuve s'allume de terrasses accueillant les passagers d'un soir et les façades de l'empire taillés d'ocres et de stucs, gonflées de boursoufflures effacent avec peine le mirage des conquêtes, la décadence de l'escalier monumental, la patine des tapis.

Dans sa mélancolie le poème rêve aux épopées: « Il fut des temps de tribus ». « Il fut des frères enchaînés » répond la deuxième partie.

La « Mémoire de la barbarie », est dédiée au père, et placée sous l'égide des « Charniers » de Guillevic (tiré de *Exécutoire*, 1947) ; elle s'avance « la parole dans la rocaille ». C'est dire qu'il a fallu du temps et de l'écriture pour simplement dire cette mémoire, et parce que le verbe lui-même « a tété le fiel », la littérature, le poème, est soumis à condition, à suspicion.

Comme chez Guillevic, le verbe se fait parfois familier pour dire l'horreur : « Les barbares servent la soupe », « Nous mangeons la soupe des barbares ». Le poète nous interpelle dans notre actualité.

« Après les camps... », tel est le leitmotiv s'inscrivant en bas de page, venant nier le poème facile, la bonne conscience et la mémoire d'apparat. Tout le recueil est interrogation sur l'identité : « ce je qui n'est jamais autre que pierre dressée d'éboulis et de cendres ». Par l'antithèse, le poète souligne la construction difficile de sa personnalité, en même temps que notre, sa mémoire broyée.

L'écriture est au cœur de cette deuxième partie, preuve de la difficulté de dire « le feu des mots, grignotant çà et là l'espace du livre », « pour percer la nuit et le brouillard ». Ce discret rappel à Jean Cayrol nous plonge dans l'univers abominable de cette moitié du vingtième siècle.

« Pourtant le soleil éclaire encore les espaces innommables » songe le poète : « même l'inconcevable peut être source de poésie et de méditation », dit fort justement le préfacier, Président de l'Amicale d'Auschwitz.

Les gravures de Marie Alloy, à l'extrême du noir et blanc, synthétise, exacerbe et évoque les barbelés, la nuit, l'espoir. On y voit la même vivacité que dans les poèmes, mais aussi les mêmes rayures. A l'obscurité profonde de la base répond un sommet éclairé par cette masse lourde et puissante qu'on imagine être le Danube — on retrouve les roseaux qui chantent sur les rives tziganes.

Il faudrait tout citer. Cette *Mémoire du Danube* est une incontestable réussite de clarté, de suggestions et de force.

**Bernard Fournier**  
Noailles, France